

fussent pas produits, qu'il n'en eût pas moins existé des masses pauvres et réduites au prolétariat.

Qu'on examine quel a été l'effet des luttes entre des peuples divers, qui longtemps se disputèrent la possession des mêmes contrées, on ne trouvera pas que les invasions le plus complètement effectuées aient amené, là où elles réussirent, des inégalités qui n'y subsistaient pas déjà. Des races ennemies fondirent successivement sur la Grèce, sur plusieurs points, les descendants des guerriers sous les armes desquels avait succombé Troie, vaincus à leur tour, furent dépouillés de leurs biens et subirent le joug détesté de la servitude ; mais la situation respective des diverses parties de la population ne fut pas autre qu'elle n'était auparavant. Les chefs héroïques dont Homère a immortalisé les noms avaient des sujets et des esclaves ; leurs vainqueurs en eurent aussi : seulement des hommes libres expièrent défaite en descendant au rang de ceux qu'ils avaient eux-mêmes mis et tenus dans la servitude.

Il n'eut pas été différemment dans les contrées où pareils événements se sont réalisés. Avant que César subjuguât les Gaules, la population s'y composait d'une noblesse riche et puissante, d'hommes libres et d'esclaves. La conquête romaine n'en modifia pas la composition, et quand les races germaniques vinrent s'établir sur le sol, ce qu'elles s'en approprièrent fut arraché aux riches et non à des multitudes qui ne possédaient rien.

Les institutions à l'aide desquelles les classes dominantes travaillèrent à conserver à leur profit la richesse territoriale, ont eu des conséquences fort regrettables. En privant les masses de mobiles dont l'impulsion eût rendu le travail plus actif et plus fructueux, en affaiblissant chez les privilégiés les dispositions à l'épargne, en viciant l'emploi d'une partie des capitaux acquis, elles ralentirent au détriment de tous le développement des arts mécaniques et de l'aisance ; mais, si elles contribuèrent à maintenir le grand nombre sous le poids de l'indigence, si elles soutinrent les efforts qui l'en eussent dégagé, elles ne lui firent pas une condition autre que celle qui était antérieurement son partage. Avant l'époque où ces institutions s'établirent, déjà la multitude s'était rangée sous la dépendance des riches et avait accepté leur patronage intéressé, afin d'échapper aux rigueurs du besoin. A peine la civilisation eut-elle commencé son cours, qu'il y eût des familles réduites à subsister uniquement de salaires, et jamais il n'exista de pays où le prolétariat ne soit devenu le lot d'une assez forte partie de la population. Les

Etats-Unis d'Amérique même ont toujours compté des pauvres et des mendiants, et la facilité d'arriver à la propriété n'y a pas empêché l'inégalité des fortunes de se produire sous les formes et avec tous les contrastes qui la caractérisent dans la vieille Europe.

Ce n'est donc point dans les actes de violence et d'oppression commis durant les âges d'ignorance et de barbarie qu'il faut chercher la cause de la formation d'une classe de prolétaires. Cette cause est ailleurs : elle avait commencé à opérer avant qu'il existât des lois et des castes, et elle eût opéré sous tous les régimes possibles. La richesse tout entière est de création humaine. Si la nature en fournit les matériaux, c'est aux hommes à les mettre en œuvre, à en tirer des produits doués d'utilité et de valeur qui demeurent leur propriété. Or, à des efforts de puissance inégale répondirent dès le principe des résultats divers. Ceux-là seulement qui surent s'approprier et confectionner les choses nécessaires à leurs besoins devinrent riches, les autres restèrent pauvres et dénués. Vers l'époque où la terre entra dans le domaine industriel, les mêmes circonstances agirent plus efficacement encore. Il fallait pour s'en emparer et porter du travail ; il fallait la défricher et la cultiver ; et ce rude labeur exigeait des avances que tous ne pouvaient y consacrer. C'est là ce qui ne donna aux terres qu'un certain nombre de maîtres, et ce qui à la fin ne laissa à une foule de familles que l'option entre la vie errante ou le travail pour le compte d'autrui. Ces familles préférèrent des salaires assurés aux fruits incertains de la pêche et de la chasse, et devinrent la ressource des classes ouvrières.

Ainsi s'accomplit, au milieu d'accidents nombreux et divers, le classement des populations. Si tous n'obtinrent pas les jouissances de la propriété, ce ne fut assurément ni faute de liberté d'action, ni faute d'espace dont chacun avait droit de se saisir. Ce fut par l'impossibilité où se trouvaient beaucoup de familles de suffire aux frais d'un établissement agricole ou industriel ; hors d'état de cultiver avec succès, elles offrirent leurs services à ceux qui pouvaient les utiliser, et vécurent du prix qu'elles en reçurent.

A prendre les faits dans toute leur simplicité, voici quelle en a été la véritable marche. L'humanité tout entière a commencé par subir les misères de la vie sauvage. A chaque progrès de son activité, de nouvelles richesses vinrent alléger le poids de ses maux et donner l'aisance à ceux dont elles étaient l'ouvrage. Ainsi s'élevèrent successivement au-dessus de

l'indigence commune et primitif des familles investies des avantages de la propriété. Rien dans le mouvement d'ascension de ces familles ne fut préjudiciable aux intérêts de celles qui ne surent pas acquiescer le bien-être : loin de là, les éléments de prospérité acquis par les riches fructifièrent au profit de tous, les capitaux et les connaissances recueillis descendirent éclairer, féconder le travail des masses, et de nombreuses améliorations se réalisèrent dans leur condition. Voilà les faits, dégagés de toutes les complications qui en ont voilé l'essence. A mesure que la civilisation a déployé sa puissance, on a vu se grossir les rangs en possession de l'aisance, s'éclaircir ceux où se faisaient sentir les privations, et, dans ceux-là même, les privations diminuer d'intensité et de rigueur. Eh bien ! tout atteste qu'il en sera de même dans l'avenir. C'est à la science à dégager les sociétés du joug des misères qui assiégeaient leur berceau, et plus la science multipliera ses conquêtes, plus croîtra le nombre des hommes appelés aux jouissances de la richesse, plus s'amoindriront les souffrances de ceux qui ne parviendront pas à les obtenir.

On raconte de M. Alexandre Dumas une aventure qui tendrait à prouver que l'auteur de *Monte-Cristo* est plus démocrate que les *Trois-Mousquetaires* ne le feraient supposer.

Dimanche dernier, Dumas faisait à Asnières une partie de bateau avec Jadin et Mylord. Jadin, comme on sait, est le Gatayes de Dumas, de même que Gatayes est le Jadin d'Alphonse Karr. Seulement, Jadin a un chien, et Gatayes une harpe. Heureux Dumas ! Malheureux Alphonse Karr !

Donc, dimanche dernier, Dumas ramait, Jadin fumait, et Mylord philosophait.

— Il fait grand chaud, dit Jadin.

— Et grande soif, fit Dumas. J'aperçois un bouchon, allons en faire sauter deux.

On aborde, et tandis que Jadin attachait le bateau et que Mylord étranglait son troisième sept cent soixante-dix-huitième chat, Dumas entraînait dans le bouchon dont la salle principale était occupée par une table et la table par un individu en bourgeron. Quand à l'individu, il était occupé, lui, à se vautrer sur l'unique banc du grand salon.

— Pardon, l'ami, fit Dumas, un peu de place, s'il vous plaît.

— De quoi, de la place ? C'est ma table et mon banc.

— Ceci est libéral et encore moins fraternel.

— C'est possible, mais c'est comme cela.